MARIE THERESE CHARLOTTE DE FRANCE "MADAME ROYALE"

JEAN DE LA VARENDE



Présence de La Varende | MMIX

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur johannot

N° 017

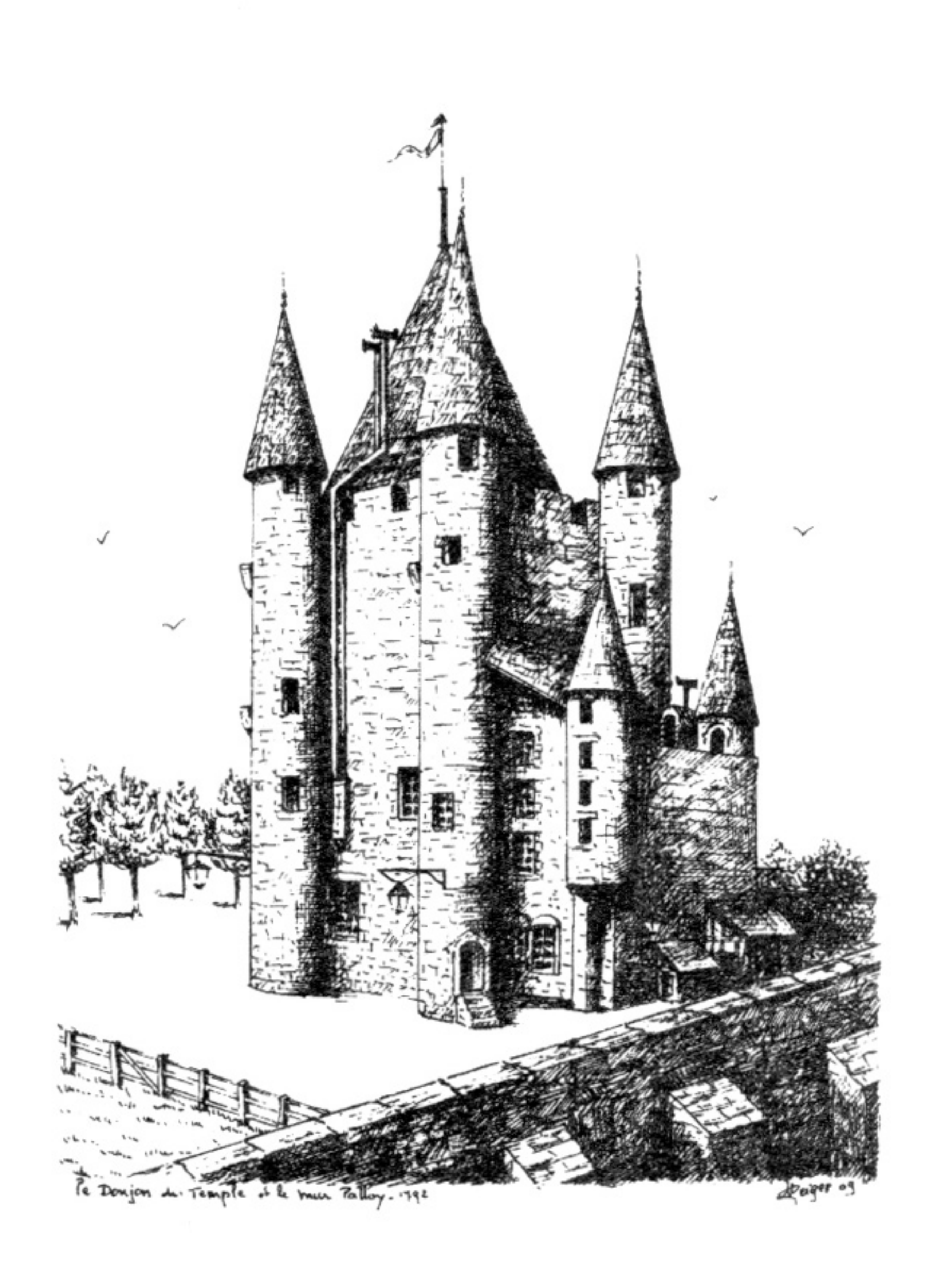
LA VARENDE

Préface
au
Mémoire écrit par Marie Thérèse Charlotte de France

sur la captivité
des Princes et Princesses ses parens,

depuis le 10 août 1792 jusqu'à la mort de son frère arrivée le 9 juin 1795

PRESENCE DE LA VARENDE
MMIX



Le Donjon du Temple et le mur Palloy - 1792

Illustration de Maïté Geiger

I

L'authenticité du document que nous présentons, en fac-similé rigoureux, ne peut faire de doute. Ce cahier de trente-six feuillets manuscrits, écrits de la main de Madame Royale, fille de Louis XVI et prisonnière du Temple, l'a toujours suivie. La Duchesse l'a légué, non au Comte de Chambord mais à sa femme, l'archiduchesse Marie-Thérèse de Modène. Don Carlos l'a reçu, avec une déférence digne du prince et digne du legs, pour le transmettre à son fils, don Jaime, quand il hérita de Frohsdorf, le château où, avec le Comte de Chambord, mourut la pure légitimité.
Document inestimable par le respect et la compassion qu'il inspire, par les images qu'il suscite, par les problèmes qu'il pose ; enfin par les lueurs qu'il permet sur une des âmes princières les plus fermées et les plus contraintes. Derrière les recherches, les sondages, les recoupements, les hypothèses de tant de brillants

érudits, ce mince cahier demeure un triste et lent monologue, un récit douloureux, dévidé à mi-voix par un acteur du drame, un témoin obsédé, hanté...

*

La duchesse d'Angoulême, dont on a tant parlé pour en révéler si peu, apparaît comme un extraordinaire exemple de résurgence princière. Elle écarte et retient. Madame Royale rencontra une déférence infinie mais autant d'éloignement. *La duchesse d'Angoulême fit peur.* Avec elle apparaissaient l'atrocité révolutionnaire, le Temple, la captivité royale, le long martyre, cette incroyable, cette impensable destinée de la famille monarchique française. Qui aurait jamais pu imaginer, même au plus fort d'une crise maléfique, que les Bourbons eussent pu jamais subir de tels malheurs ? Quand on connaît quelque peu l'histoire sentimentale de l'Ancien Régime, la dévotion cultuelle qui entourait nos Rois était presque une latrie, confinait plus à

la piété qu'au loyalisme ; et voici la haine qui envahit le peuple comme une lèpre, les insultes qui noircissent comme une gangrène, les cris de mort, le jugement dans son iniquité suprême.
La duchesse d'Angoulême restait le seul *témoin* du plus affreux, de cette torture physique et morale infligée aux prisonniers du Temple, de ce bain corrosif, de cette « question » de jour et de nuit dont on les tortura. Les autres, les Princes, n'en avaient pas connu l'horreur et seule la Duchesse en portait l'indicible froideur mortuaire, le relent cadavérique. On l'accuse de dureté, de sécheresse, sans vouloir évoquer son calvaire et sa passion. Insensible paraissait-elle, car ses cordes vives s'étaient brisées. Madame la duchesse d'Angoulême n'eut qu'une vie ralentie par le souvenir, par la hantise. On la trouvait longuement rêveuse, comme hagarde, et ses dames d'honneur faisaient allumer les lampes qui la réveillaient de son cauchemar. Son obsession reprenait dès le crépuscule. Ma grand'mère, qui, par des parentés, tenait

quelque peu à sa maison, me disait : « *Madame la duchesse d'Angoulême n'est jamais sortie du Temple.* » Quand on y songe, c'est un de ces mots profonds échappés à des âmes simples qui tiraient de leur respect une intelligence supérieure. Oui, la duchesse était restée au Temple, écoutant les allées et venues des munitionnaires, les appels et les ordres qui alourdissaient les heures interminables, les émeutes enragées autour du Donjon, les imprécations des poissardes, les rugissements des tricoteuses... Elle prêtait l'oreille à cette haine extérieure, immense, absurde, ignoble, qui rebondissait autour de la prison ; elle prêtait l'âme à cette haine toute proche qui venait d'en bas où le Dauphin périssait dans son corps et dans son âme. Elle finit par rester seule, enfant de seize ans ; toute seule, avec un livre de prières...

Alors, quand la destinée changea, Madame Royale n'a pu réagir. Elle a gardé les plis du grand deuil et sous les brillantes toilettes, sous les panaches, sous les robes surbrodées où la Restauration

à son tour tentait de faire oublier les victimes, elle resta dans sa livrée noire, jadis obtenue à grand'peine ; dans sa souquenille funèbre. Et ce fut ce comportement de convalescente éternelle, de malguérie qui autorisa les racontars[1]. Cette femme se contractait, se mettait en boule, se hérissait à chaque fois qu'elle était ramenée aux souffrances anciennes. Il y avait chez elle, une sorte d'usure intellectuelle, d'usure sentimentale, et certainement une perte, une obnubilation de la mémoire due à son martyre. Nous avons connu des fléchissements mémoriaux causés par la détresse morale, presque des cas d'amnésie, à la suite de longues douleurs ; d'atteintes trop cruelles et surtout trop répétées. Les assauts multipliés de la souffrance paralysent l'être pensant. Et aussi, chez Madame Royale, cet à quoi bon mortel : à quoi bon se souvenir ? à quoi bon retrouver ? Elle est sans espoir.

---

(1) Ne garder que pour mémoire l'hypothèse récente du prince de Saxe et la substitution.

II

*L*a duchesse d'Angoulême ne fut ni comprise ni aimée. Les gentilshommes français avaient eux aussi trop souffert et dépassé leur capacité de douleur ; il fallait revivre, reprendre, le Pays attendait ; les domaines offraient leurs champs, ouvraient leurs potagers, présentaient leurs forêts détruites. Le gaspillage napoléonien avait succédé au ravage révolutionnaire et la Restauration mettait toute sa force à « restaurer ». Elle espéra vainement rétablir l'éthique du monde français, mais elle y parvint pour la richesse française, pour la fécondité française. Elle y fut aidée par cette ténacité du châtelain et du commerçant, qui tous, grands et petits, cherchèrent des débouchés de négoce et replantèrent le sol. Nos forêts ont toutes des bordures de cent trente ans, tous nos jardins anglais datent de l'époque, et il y a seulement cinquante ans que nous avons remplacé les « abricotiers du Roi ».

Alors, l'animation était si nécessaire à ces réalisateurs qu'ils s'écartèrent de celle qui, dès sa seule apparition, imposait l'angoisse et déterminait la prostration.

*

Le duc d'Angoulême qu'elle épousa, son cousin germain, tint à son égard une conduite trop respectueuse qui finit de l'achever. Il restait un des tenants de la vieille étiquette et vénérait en sa femme la petite-fille directe de France, pour une part, et de l'autre, la victime de tant de maux. Elle ne trouva jamais chez son mari une expansion heureuse, mais toujours cette cruelle déférence qui arrive peu à peu à déchaîner un être. Le duc de Berry l'inquiétait, l'amant de la petite Oreille, le galant de la belle Anglaise, et, finalement, l'époux de cette héroïque écervelée que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer encore.

III

Et a-t-on assez remarqué un supplice tout spécial qui aura contribué au dernier terme à l'instabilité nerveuse de la duchesse d'Angoulême : *l'action des faux dauphins ?* Transportons-nous dans ce milieu des Tuileries, mettons-nous en face de ces solliciteurs sans nombre qui tentaient de l'approcher. L'histoire officielle et courante garde les noms d'une douzaine d'intrigants ou de maniaques, mais reste bien en-dessous de la vérité. Les faux dauphins pullulèrent, des plus humbles aux plus insolents, avec des partisans en foule ou trois ou quatre dévots toqués. Il y eut partout des faux Louis XVII ; il semble que ce fut une sorte de folie contagieuse et douce, l'apparition d'un dérangement cérébral qui prenait cette forme de signe clinique. Ce journal est d'une importance encore négligée pour établir le problème sentimental de la duchesse d'Angoulême, et par déduction, celui de la survivance.

Elle se croyait le droit de prier pour son frère. Dans ces natures infiniment religieuses, le lien avec les morts gardait sa valeur secourable et quotidienne. Et tout à coup, voici cette union altérée, salie, et devenue l'occasion d'un débat horrible. Nous ne préjugeons pas des sentiments de Madame Royale ; personne au monde ne peut le savoir car elle fut invraisemblablement silencieuse, à son tour, devenue muette dès qu'on évoquait la survivance, mais il est impossible qu'elle ne reprît pas le procès dans le silence de ses torpeurs. Le *Journal* permet de supputer une sorte d'alanguissement cérébral, de défaite de la sensibilité, même de l'intelligence, obtenue par traumatisme trop fréquent, par contusions répétées, par noircissement d'ecchymoses. Quand elle y relira le soin qu'on mit à lui cacher son frère à partir de la retraite de Simon, soin dont elle ne s'était pas alors étonnée, prise dans son affaiblissement douloureux, elle ne pourra pas s'empêcher de se poser le problème et d'en souffrir cruellement.

Alors, en face d'une révélation aussi brutale et aussi fantastique, imaginez l'état d'esprit, l'ébranlement ! Elle dut être victime d'un désordre, d'une confusion abominables. Ou bien, elle se trouve aux prises avec le remords d'une méconnaissance, d'une défection indicible envers sa tendresse fraternelle. Ou bien, elle se voit dans une obligation d'état, de tête couronnée. Dans cette reprise difficile de la monarchie, il était de son devoir de ne pas tenir compte d'une revendication qui aurait nui à la légitimité pratique. Nous pouvons estimer sans hardiesse que même si la duchesse d'Angoulême avait eu tendance à reconnaître son frère, elle ne l'eût pas osé. Mais, dans tous les sens, quel cisaillement sans répit, sans atténuation ! Elle a dû se cacher pour épier Naundorf, le plus entêté, se boucher les oreilles quand Mme de Tourzel en parlait. Elle a dû s'intéresser malgré soi à la gentillesse d'Hervagault, l'impossible fils du tailleur de Saint-Lô, dont les mains si belles ne pouvaient s'attacher qu'aux objets d'or. Elle a réfléchi à la rudesse

franche de Mathurin Bruneau. Impossible de négliger le trouble intense, le tourbillon dans lequel, saisie, elle se redressait rigide et couronnée d'épines.

*

Et la Restauration aurait tendu à la séquestrer. Dans quel état se fût trouvée l'opinion monarchique si la duchesse d'Angoulême avait reconnu le Dauphin ? D'elle-même, d'ailleurs, n'a-t-elle pas redouté de paraître, ne s'est-elle pas dérobée aux présentations et aux fêtes ? Elle voudrait s'effacer, elle se claustre... Les gens n'osent plus l'aborder. Son oeil pensif se détourne d'un regard trop insistant. Elle perd la popularité que son rang et ses malheurs lui vaudraient. Le mariage Berry lui est à charge. Le triomphe de la jeune princesse ne la guérit point, elle s'entend peut-être mieux avec Louis XVIII qu'avec son beau-père. Le scepticisme du Comte de Provence, son amertume et ce pessimisme qui ne se cachaient qu'à peine, lui conviennent

mieux que l'entrain et la gaieté du Comte d'Artois. Elle eut de longues causeries avec le roi podagre, penchée sur les grosses épaulettes, au bord du fauteuil roulant. Elle semble plus liée avec lui qu'avec son mari lui-même. Personne n'a jamais rien su de ce qu'ils pouvaient traiter dans leurs chuchotements mystérieux. Peut-être la question dynastique était-elle évoquée en premier plan. La duchesse d'Angoulême n'eut jamais que l'énergie du désespoir, cette activité qui sort d'un sacrifice complètement accepté et qui ne connaît ni langueur ni hésitation. Quand elle s'oppose aux révolutions, elle révèle une décision qui trompe ; depuis longtemps, *elle ne croyait plus* et elle luttait pour l'honneur, dans un entêtement farouche. On conserve, dit-on, dans une famille du Sud-Ouest, un petit carnet ; au crayon et sous une croix, on peut lire : « Plutôt périr que fuir. »

IV

Le Journal lui-même est bien étrange. Il présente des macules sans nombre. Ses pages ont été comme rongées, comme élimées par une conservation sans respect. Il semble grignoté. Les feuilles de papier à la cuve sont en elles-mêmes assez irrégulières, mais on se demande comment ce document sans prix a pu subir de tels salissements et de telles avaries modiques. Il serait resté hors du tiroir, sur quelque étagère poudreuse ? Il semble qu'on ne lui fit jamais faire de couverture. Sa rédaction appliquée, exactement interlignée, faite sur « transparent », et en même temps montre des ratures maladroites, hâtives, fougueuses, comme éperdues, sous lesquelles on ne distingue plus rien, ou des soulignements incompréhensibles. Des taches d'encre qu'on n'a même pas essayé d'étancher quand la rédaction témoigne d'un si grand soin. Sans doute date-t-il de l'été de 1795, durant les quelques mois qui

suivirent la mort de Louis XVII ou de celui qu'on nommait ainsi, avant que Marie-Thérèse de Bourbon, avant que Madame Royale ne fut échangée, ce qui eut lieu en décembre, et tandis que la sévérité se relâchait. On a la sensation qu'il a été rédigé sans difficultés pratiques, sans obstructions ni dérobades malgré ces taches. Écriture régulière et bien formée, plume taillée finement, dont l'examen ne révèle qu'une calme obstination. Il tient de la copie primaire. Madame Royale avait dix-sept ans sans précocité. Elle fit preuve d'une mémoire précise et sûre. Il est vrai que les dates qu'elle donne, que les noms qu'elle rapporte ont pu être marqués par les jours douloureux qu'elle cite et les bourreaux qu'elle évoque. On serait tenté de croire qu'elle a pris des notes, sans pouvoir le juger possible dans l'acharnement des visites et des fouilles. Elle a cru de son devoir, sans doute, de consigner ces faits, et son application est toute de conscience. Plus on avance, plus on prend la sensation de véridicité et aussi

de mystère ; surtout de la pitié. LA PITIÉ...

V

*L*a famille royale fut transférée au Temple avec sa suite immédiate, le lundi 13 août 1792, à sept heures du soir. D'abord introduite dans ce qu'on appelait le château, et qui avait servi aux dignitaires ; puis reléguée, emprisonnée, dans la tour elle-même, ce donjon carré flanqué de quatre tourelles aiguës comme des minarets. Les contemporains mentionnent la noirceur de ses murs, comme recouverts de suie. Et dans cette tour sinistre, voici la chute immédiate. Madame Elisabeth coucha dans une cuisine. Installation sordide et surveillants infâmes. Dans le jardin où l'on se promenait pour la santé du Dauphin, le Roi *« était presque toujours insulté par la garde. Le jour de la saint Louis, à 7 heures du matin, on chanta l'air ça ira près du Temple. »* L'horrible Rocher, appartenant à la lie parisienne, les poursuivit de

ses injures, de ses menaces. Les ouvriers qui travaillaient au jardin s'y mettaient aussi, parlant d'abattre la tête de la Reine de leurs outils. Qu'on réfléchisse à l'effroyable nouveauté de ces émotions, à l'épouvante, à l'horreur des prisonniers que les événements du 10 août qui en furent les prodromes, ont bouleversés mais pas encore habitués. Quand Verdun tomba, ce fut un redoublement de rage et d'insultes. En Septembre eurent lieu les massacres ; le peuple avait voulu forcer les grilles du Temple. L'émeute réclamait à grands cris que le Roi parût à la fenêtre : l'y attendait la tête de la princesse de Lamballe. Le séjour au Temple ne fut pas un emprisonnement, ce fut un supplice, et l'acharnement de tous contre ces malheureux suggère une hystérie de bourreaux ivres. A toute heure s'épanchait une haine furibonde.

*

Ils essayaient quand même de vivre. Les leçons du Roi au Dauphin sont

émouvantes ; cette éducation, cette instruction du Dauphin ne furent jamais abandonnées tant que le Roi vécut. On dirait des naufragés dans une île déserte. Au centre de cette bourdonnante populace, les princes vivent sur eux-mêmes, sur leurs sentiments, leurs liens familiaux. Leur étroite union les isole. Ils ne veulent plus connaître qu'eux-mêmes. Deux hommes fidèles se détachent de la horde : Cléry et Malesherbes ; Cléry qui à son tour s'isole dans sa charge, ne veut rien savoir du reste, et Malesherbes qui retrouve de la force pour défendre son Roi. Quelques humbles s'y joignent et leur compassion est d'un prix infini pour les martyrs. Le procès du Roi l'écarte des siens. Par sérieux, il a pris au sérieux la comédie sinistre. Il argumente et prépare les audiences. Cela eût sans doute été plus digne de se taire, de se redresser, méprisant et taciturne, mais cette défense garde sa beauté humaine et simple.
Le 20 janvier, le Roi apprit sa condamnation à mort. On lui amena, écrit Madame Royale « *l'abbé Edjorce* (sic) *ou de*

Firmont. » Les dames connurent la sentence à 7 heures du soir par les colporteurs. Elles revirent enfin le Roi et le trouvèrent « *bien changé. Il pleura de notre douleur mais non de sa mort.* » Il dormit jusqu'à quatre heures du matin et vraiment, cette fois, du sommeil du JUSTE, car sa grandeur d'âme ne se démentit jamais. En allant à l'échafaud, il lisait les prières des agonisants. Il se déshabilla lui-même devant la machine. « *L'abbé qui l'avait suivi, lui dit au moment qu'il allait mourir : « Fils de Saint Louis, les portes de l'éternité vous sont ouvertes* ». Il est probable que telles furent les véritables termes de ce que l'on cite plus simplement. Ils sont dans l'emphase de l'époque, et ont du être rapportés méticuleusement à la princesse.

VI

*I*ci, le journal prend forme de chapitre ; un faible trait le sépare. Les cris de joie de la populace avaient averti les prisonniers dont la position devenait infernale.

Le Dauphin tombe malade et la Reine a toutes les peines du monde à le faire soigner. La Tison, la femme du geôlier est prise de folie, hurle ses remords, ne parle plus que d'échafaud : « *Elle était toujours aux pieds de ma mère lui demandant pardon de ses fautes.* » Le 3 juillet, le Dauphin est arraché à la Reine et Simon entre en scène. L'enfant pleure deux jours entiers. La Reine ne peut le voir que de loin, « *par une petite fenêtre* », quand il monte prendre l'air sur la tour. Le 2 août, à deux heures du matin, on signifie à la Reine le décret qui l'envoie devant le tribunal, et on l'emmène à la Conciergerie. Elle demande son tricot qui lui est refusé. Elle ne put voir son fils, que Simon dressait. La tante et la soeur entendaient l'enfant des lys chanter la Carmagnole ; il portait le bonnet rouge et on l'exhibait aux fenêtres. Simon le gavait et l'enivrait. L'enfant avait dégoûtamment engraissé, SANS AVOIR GRANDI.

Il faut insister sur ce détail qui annule l'authenticité du corps, du squelette

retrouvé dans le cimetière du Temple, anormalement allongé, et qui présentait la taille d'un adolescent ; et ces trois mots prennent une importance et une gravité difficilement contestables.
Madame Elisabeth et Madame Royale sont de plus en plus surveillées, de plus en plus brimées. Elles subissaient trois fouilles par jour, dont certaines durèrent quatre heures.

*

Ici, un fait extraordinaire, presque invraisemblable. La princesse n'apprit la mort de sa mère qu'un *an et demi après*. La chronologie de Madame Royale est exacte, possède cette rigueur des heures lentes, des jours de douleur dont chaque minute se prolonge. Alors, que s'est-il passé ? Comment les municipaux ont-ils pu résister aux demandes qui ne pouvaient que devenir de plus en plus pressantes, de plus en plus inquiètes, à mesure que passaient les semaines, que tombaient les mois ? Est-ce compassion ?

Est-ce indifférence et brutalité ? Raffinement de torture ? Et comment les princesses elles-mêmes ne devinèrent-elles pas ? Il faut conclure que de tant de maux, de tels supplices, elles subirent une diminution de sensibilité, d'imagination ; qu'elles vécurent comme animalement, prostrées, machinales dans une semi-hébétude, qui, persistant, contribua à la morosité de la duchesse d'Angoulême. Madame Royale précise : de l'hiver, elles n'apprirent que la mort du duc d'Orléans.

D'ailleurs, on assiste douloureusement à cet appesantissement, à cette langueur morne des victimes. Il n'est plus question que de détails infimes, de petits soucis, de mets, de chauffage : *« L'hiver se passa assez tranquillement... »* Hélas !

En Janvier, grand bruit en bas : Simon quitte la tour, mais, immédiatement le Dauphin est mis au secret et livré à lui-même, privé de tout soin, *« n'ayant aucun secours qu'une mauvaise sonnette qu'il ne tira jamais, aimant mieux manquer de tout que de demander à ses*

persécuteurs [?]... » Il était dans un lit *« qui ne fut pas fait de six mois, »* couvert de vermine et dans la puanteur des excréments qu'on ne vidait jamais. Évidemment, cette claustration impitoyable permet elle aussi tous les soupçons, car elle est d'abord maladroite. Elle ne peut que renforcer le courant de pitié qui va vers le Dauphin. Elle est humiliante pour le pouvoir, le compromet. C'est une cruauté gratuite et vilaine. Doublement maladroite, car elle expose la Nation à perdre un précieux otage. Il est évident que cette sévérité permet de supposer une substitution qu'il importe avant tout de cacher.

VII

En mai, Madame Elisabeth est exécutée à son tour. Madame Royale ne le sait pas non plus, *ne l'apprend pas*. Elle vit seule, dans une dignité qu'elle préserve et qui serre le cœur, au milieu de ces gens sans nom. On lui retire tout ce qui peut distraire. On la réveille à des heures

inquiétantes ; elle doit s'attendre à être emmenée elle aussi pour ne jamais reparaître, quoique son esprit n'engrène plus, ne veuille pas, en acquérant une conviction, acquérir une peine de plus. Elle entre dans cette brume cérébrale qui ne la quittera guère. Le ravage est fait.

Vers la fin de l'été, encore réveillée en sursaut, elle se hâte, s'habille, croyant au pire. Tout près, la ville féroce gronde comme une frelonnière en essaim, vrombit autour du Temple et le fait trembler sous ses clameurs, ses galopades, ses tambours, ses coups de feu, ces tambours qui sont comme l'accompagnement d'un délire sauvage, ce tam-tam des révolutions, ce rythme brutal et plus grisant que des cuivres, ce rythme obsédant et sombre, implacable... Madame Royale est seule, car le petit frère ne réagit plus. Est-ce la mort ? Mais non, c'est la détente et le 9 thermidor.

*

Robespierre décapité, la captivité s'adoucit.

Madame Royale reçoit Laurent qui s'apitoie, Gomin qui s'indigne, et en face des mauvais traitements dont souffre le Dauphin, veut donner sa démission mais reste pour être utile.
La princesse a des nouvelles de son frère, *mais ne le verra jamais*. C'est formel. Que se passe-t-il ? N'aurait-ce pas été l'idée de ces braves gens pleins de commisération que de réunir les enfants. Et, JAMAIS. Pas même une velléité, pas même une concession, un regard. La princesse ne sait que les mauvaises nouvelles de sa santé. Elle suit son abrutissement, sa prostration, par les renseignements qu'elle obtient ; elle apprend son état grave. *Elle ne demande même pas à lui dire adieu*. Bien plus, quand il est mort, elle ne tente rien pour aller prier devant sa dépouille qui gît près d'elle. On comprend le malaise des chercheurs et leurs convictions romanesques.
Le ton qu'elle emploie est lui-même singulier. Pour la mort de ses parents, elle avait usé d'une emphase émouvante, car ces tournures solennelles devenaient la

seule cérémonie, les seuls honneurs qu'elle pouvait leur rendre, leur consacrer. Or, pour elle, depuis le 21 janvier 1793, le Dauphin était roi de France, était LE ROI, et voici qu'elle l'abandonne au trépas avec des considérations prosaïques et fatalistes plus qu'émues : *« Le 9 de juin, à trois heures après midi, après avoir eu la fièvre huit jours et deux jours alité... Il était âgé de 102 mois. Les commissaires pleurèrent amèrement tant il s'était fait aimer pour ses qualités aimables* [et ce sera le seul mot tendre]... *mais sa prison lui avait fait beaucoup de tort, et même s'il avait vécu, il y aurait eut à craindre qu'il ne devînt imbécile... »* Elle affirme et signe : *« J'atteste que ce mémoire contient vérité.*

MARIE, THÉRÈSE, CHARLOTTE. »

....

Nous ne saurons jamais. Les pistes ont été trop brouillées. L'esprit y perd de son assurance, y abandonne le sens déductif, et, trop sollicité, trop tiraillé, se refuse instinctivement à la conviction. Voilà où

personne n'arrive à conclure, surtout quand on étudie profondément le dossier, d'ailleurs immense, consacré à Louis XVII. Il y a comme impossibilité intellectuelle de rester logique et direct.

*

Le journal de la duchesse d'Angoulême apporte quelques doutes sur la mort au Temple, et d'autant plus valables qu'elle n'a jamais voulu que prouver sa réalité. Ces indices lui échappèrent ; il est possible qu'elle ne s'aperçut pas de la portée qu'on y accorderait. Il est probable aussi qu'elle ait peu relu ce manuscrit qui lui restituait, qui renouvelait une part de ses souffrances ; ce détail prendrait de la force dans la mauvaise conservation du cahier. En avait-elle peur ? Dans ces natures scrupuleuses et diminuées, interviennent les plus complexes interférences, avec des velléités, des élans, qui se changent bientôt en inerties. Le manuscrit paraît avoir été relégué, enfoui. Il n'a peut-être été sauvé de la destruction qu'à

cause de sa sévérité solennelle. Si même Madame la duchesse d'Angoulême éprouva des doutes, elle était bien femme à s'interdire de juger, sur quelques points que ce fût. Celle qui avait mis ses trois prénoms de royauté sous l'affirmation finale, devait considérer le document comme séparé d'elle, ayant sa vie, son sens personnel, où nul ne pouvait intervenir. Ce fut certainement dans un sentiment de même nature qu'elle le légua.

« Ce mémoire contient vérité ».

Mais contient-il TOUTE la vérité ?

LA VARENDE.
Mai-décembre 1954.

Edition Plon, 1956.

faux par le temoignage des medecins qui ont ouvert son corps et n'ont pas trouvé moindre de poison. les drogues qu'il a pris dans sa derniere maladie ont été decomposées et on les a trouvé saines. il aurait pu être empoisonné par le remède commun; mais c'est faux le seul poison qui a abregé ses jours est la malpropreté où il a vecu jointe aux et la dureté qu'on a exercé envers lui.

Telle a été la vie de mes vertueux et malheureux parens durant les dernières années de leur auguste vie.

Je certifie que ce memoire contient verité.

Marie, Thérèse, Charlotte,

fait a la Tour du Temple

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 8 juin 2009,
jour anniversaire
du décès de
Jean de La Varende